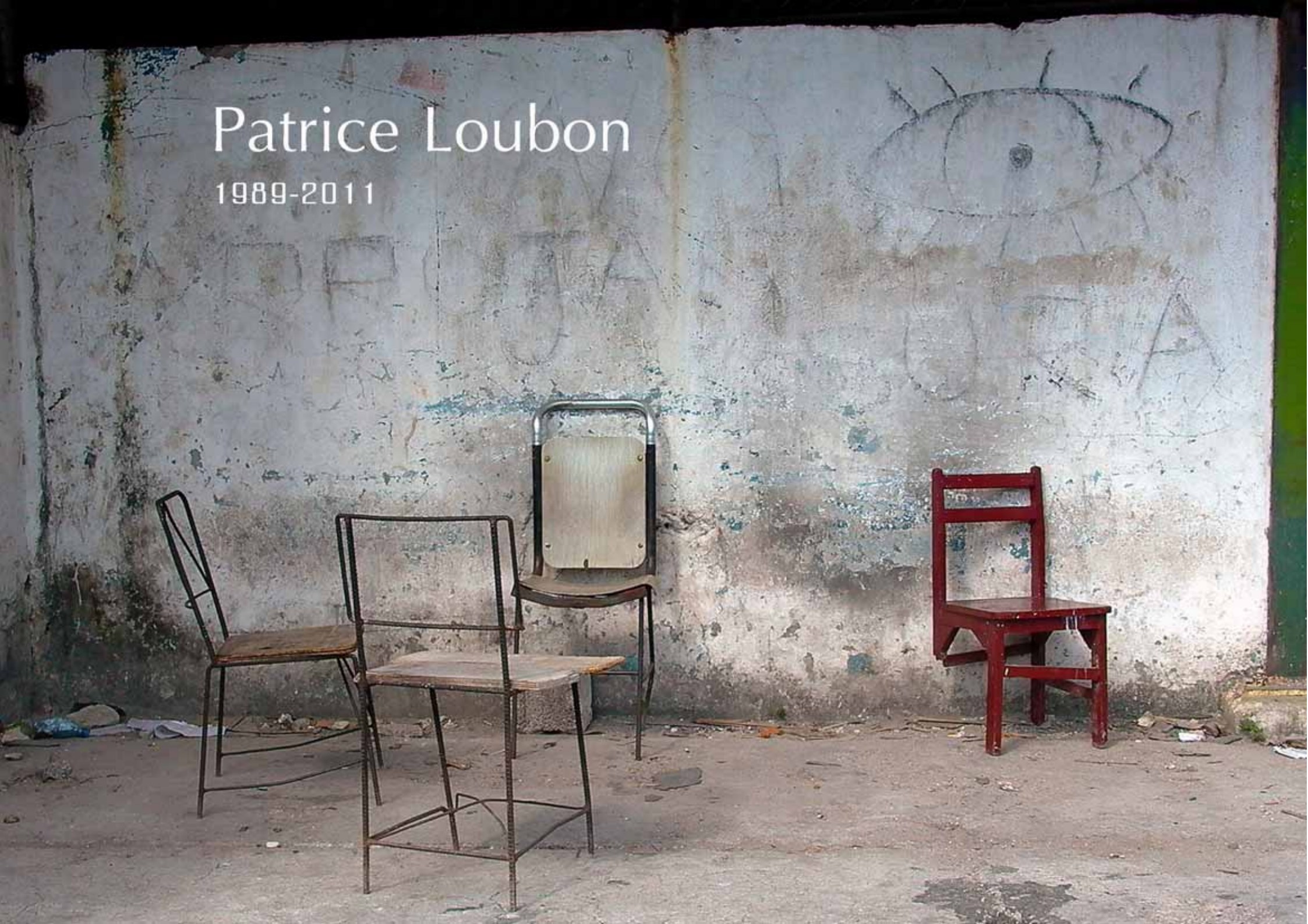


Patrice Loubon

1989-2011





Petite biographie

Diplômé de l'**Ecole Nationale Supérieure de la Photographie** (ENSP-Arles), 1992) et titulaire d'un **Master 1** en Arts Plastiques (Université de Montpellier III, 2002). **Photographe**, il développe depuis 1991 une recherche sur le phénomène urbain et sur l'humanité qui habite les villes.

Porteur de projets artistique et culturel depuis 1994, il obtient en 2005 un **Master 2** en « Développement culturel et Direction de projet » (Université Lyon II).

Entre 1993 et 1994, il réside 6 mois à **La Havane** où il mène une investigation sur l'art contemporain cubain qu'il édite à compte d'auteur. Il entretient depuis des relations régulières avec les photographes et les artistes de ce pays.

Soucieux de continuer à solidifier des liens et de construire des réseaux de ce côté-ci du globe, il continue à voyager en Amérique Latine et c'est **en 1997** qu'il se rend pour la 1ère fois à **Santiago du Chili**, où il poursuit sa recherche en cours sur l'urbanité latino-américaine.

Il est le fondateur/directeur de l'atelier/galerie **NegPos** (Nîmes) qui se dédie à la promotion de la photographie contemporaine, en particulier latino-américaine, depuis 1997.

Enseignant, il exerce durant 4 ans comme chargé de cours en photographie et en analyse de l'image pour les **universités de Montpellier III et de Nîmes** (2000 - 2004).

En 2003, il est invité à présenter son travail en cours sur la ville à l'Université ARCIS (Santiago du Chili), à l'Université Centrale de **Quito** et à l'Alliance Française de Polanco (**Mexico DF**), **en 2005** à l'Université de **Valparaiso** (Faculté d'architecture et de design) et cette même année, il diffuse son travail sur la ville latino américaine (Urba Latin America) et une conférence issue de sa recherche sur les Perspectives de la photographie au Chili à l'Institut Chileno Frances (Santiago du Chili, 2005).

Entre 2003 et 2005, il génère des ateliers de photographie dans des quartiers populaires et périphériques de Quito (Equateur, 2003) et de Santiago du Chili (2004-2005).

En janvier 2006, il est accueilli par l'Ecole des Beaux Arts de Hambourg (HFBK) où il dirige un séminaire à propos de la photographie sociale et où il présente sa recherche :

Urba Latin America / Urba Latin Arpilleras.

En mai 2006, il participe à la 9ème Biennale de La Havane(Casa Memorial Salvador Allende).

Depuis 2006, il coordonne toutes les expositions de la galerie NegPos, les événements organisés par cette structure et ceux auxquels elle a participé à Nîmes et ailleurs :

Rencontres Images et Ville, Printemps Photographique, Hôtel en Vues et ailleurs : Foires ArtéNim 2006, 2007 et 2010 - Buenos Aires Photo 2007 - SNAP à Rabat, 2008 et 2010 - FIPO à Oujda 2009 - Festival de Biarritz, 2009 - Biennale Photographie et Architecture de Bruxelles.

En 2007, il structure la mise en place d'un programme d'enseignement pour le compte du département éducation du **World Press Photo** à l'Institut Supérieur d'Information et de Communication de Rabat (ISIC-Maroc).

Il est aussi président du jury du Marathon Photographie Numérique organisé à Nîmes par la Fnac depuis 2008.

En 2010, il est commissaire d'exposition de « Traces du quotidien », dans le cadre du Salon National d'Art Photographique (SNAP, Rabat), qui présente une plateforme historique de photographes documentaires chiliens des années 1950 aux années 2000.

En 2011, il supervise l'échange de photographes chiliens et marocains ainsi que les expositions des photographes marocains à Santiago du Chili et Coquimbo.

En tant que photographe de presse, il a publié **entre 1993 et 2010**, des images dans les revues Mouvement, Politis, Tam Tam Art, César et Espaces Latinos et dans les quotidiens Libération, Midi Libre et La Marseillaise.

Son travail se retrouve aussi dans les collections du Musée d'Art Contemporain de Nîmes, Carré d'Art, de la Casa de las Americas à La Havane et dans des collections privées en France, en Argentine, au Chili, au Maroc et à Cuba.

Il réside actuellement à **Nîmes** avec la peintre chilienne **Daniela Montecinos Valdivia** dont il partage la vie depuis 2003.



Livres

En 2001, Il est l'auteur avec Marie Vanhamme du livre : Arts en Friches (Ed. Alternatives, Paris, 2001).
En 2008, avec le CAUE du Gard et NegPos, il participe à l'édition du livre : Parce que c'est chez moi en assumant un rôle de directeur artistique, livre dont il conçoit la maquette et où figure l'un de ses textes.
En 2009, toujours avec le CAUE du Gard et NegPos, il illustre et met en page le livre : C'est leur domaine: Paroles d'agriculteurs gardois, sous la direction de Pascale Parat-Bezard.

Expositions

Expositions personnelles

- "Urba Latin Arpilleras", Milonga del Angel, Nîmes, mars-avril 2011.
- "Conscrits", Le RéZO, Nîmes, mai 2009.
- "Urba Latin Arpilleras", Centro Cultural Observatorio de La Starria, Santiago de Chile, oct. 2008.
- "Santo voit rouge", Maison des Initiatives, Nîmes, nov. 2006.
- "UrbaLatinAmerica III", "Un atelier à La Victoria", projections, Biennale de La Havane, mars 2006.
- "UrbaLatinAmerica III", projections, Hochschule für bildende Kunst, Hambourg, janv. 2006.
- "Santo voit rouge", L'arrêt public des platanes, Lyon, déc.2004, janv.2005.
- "URBA II", Centre Universitaire Vauban, Nîmes, juin 2004.
- "UrbaLatinAmerica III", projections, Kawenga, Montpellier et AF Polanco, Mexico DF, oct. 2003.
- "UrbaLatinAmerica II", conf.+ proj. Université Centrale de l'Equateur, Quito, Equateur, juin 2003.
- "UrbaLatinAmerica I", conf. + proj. Université ARCIS, Santiago de Chile, avril 2003.
- "Arts en Friches", Fnac Wilson Toulouse, janvier 2002.
- "Conscrits", dans le cadre du festival le 7Off, Mois de la Photo, Nice, 2001.
- "Affiches de friches", affichage, Centre Universitaire Vauban, Nîmes, avril 99.
- "Murder", installation composite, Biennale Le Manif, Nîmes 1998.
- "Havana 1993", photographies, Nîmes, 1997, 98 - Arles, 1998.
- "I'll see you in Cuba", photos-installation, Galerie B101, Nîmes 1996.
- "La déclaration de La Havane", projection sonorisée, Arles, RIP 95.
- "Autour de Remoulins", installation composite, La Havane, 1994.
- "A la mémoire de José Jorin Gomez", installation composite, Londres, 1993.

Expositions collectives

- "Mémoires de pierre", Institut Culturel Français, Meknès (Maroc), mai 2011.
- "Regards sur la Ville", galerie Bienvenue à Bord, Nîmes, nov.déc. 2010.
- "Mémoires latentes", Centre Culturel Italien, FIPO, Oujda (Maroc), mai 2009.
- "Mémoires latentes", galerie Mohamed El Fassi, SNAP, Rabat (Maroc), déc.08-janv.2009.
- "Mémoires latentes", CHU Serre Cavalier, Nîmes, oct-nov. 2008.
- "Regards sur la Ville", galerie de la Salamandre, Nîmes, nov.2007.
- "Regards sur la Ville", galerie de la Salamandre, Nîmes, nov.2006.
- "La Vega, Transito suspendido", Musée des Beaux Arts de Santiago du Chili, nov. 2005.
- "Viva Mexico Cabrones!", galerie NegPos, Nîmes, mai 2004.
- "Hablamos con imagenes", galerie NegPos, Nîmes, oct. 2003.
- "Regards sur la Ville", Off de Visa pour l'image, Perpignan, septembre 2002.
- "Regards sur la Ville", Musée de la Photographie, Brunswick, juin 2002.
- "Espace intime, espace privé", galerie NegPos, Nîmes, avril 2002.
- "Regards sur la Ville", Fnac, galerie des Arènes, etc., Nîmes de 1998 à 2001.
- "Sécurité-Vidéo-Surveillance" à la Galerie B101, Némausus, Nîmes, 1995.

Vidéos et Petites Œuvres Multimédias

- H.A.B.I.T.E.R. petite œuvre multimédia réalisée par Patrice Loubon dans le cadre des Regards sur la Ville (nov.2007).
- Barbie & Ken A nice trip in Barbie Land by Patrice Loubon (Voyage au pays de Barbie - Copenhague, 2004).
- La Victoria Atelier de photographie à La Victoria, Santiago du Chili, janvier 2004, dirigé par Patrice Loubon, Miguel Navarro et Rodrigo Gomez, un film documentaire d'Anouk Marssetti.

Bourses

- § Aide individuelle à la création de la DRAC Languedoc-Roussillon, 2004.
- § Aide individuelle à la création de la DRAC Languedoc-Roussillon, 2008.
- § Aide individuelle à la création du Conseil Régional Languedoc-Roussillon, 2009.

CONSCRITS

A PROPOS DE...

CONSCRITS est l'un de mes premiers travaux photographiques. Réalisée entre décembre 1988 et mars 1989 durant mon service militaire, cette série renvoie à une esthétique proche du reportage et de la photographie humaniste. Elle décrit de l'intérieur, l'univers confiné et décadent d'une fanfare d'appelés, plongée au cœur d'un régiment d'infanterie de Marine à Saint Raphael. La série comporte au total 25 images tirées en 1997 par l'auteur sur papier baryté.

LE SERVICE MILITAIRE

par Bernard MAIQUEZ (ex-appelé, Marsouin, 21ème RIMA)

Choc à l'arrivée en voyant une bonne centaine de bonhommes bleus le crâne rasé. Bienvenue au Camp Lecocq, les « classes » peuvent commencer !

Un mois de guéguerre plus tard, nous sommes finalement envoyé dans le bâtiment de la section Musique, une espèce de fanfare militaire. Les lits superposés ont disparus, c'est maintenant le confort d'un lit simple et de l'armoire « perso ».

Comme les contingents précédents sont en vacances, nous avons la chance d'échapper au bizutage, réservé aux « bleus », les tout nouveaux arrivants. Machisme, tradition et racisme vont bon train à la caserne. Une sorte de système hiérarchique est transmis de contingent à contingent au fil des années. Ce système stupide régit la vie à la caserne parmi les appelés. Par exemple, pour aller manger, les anciens se placent devant alors que les nouveaux sont à l'arrière des rangs, par ordre d'ancienneté de contingent. Dans le bus qui nous amène aux défilés, c'est le contraire. Et malheur à celui qui essaye de changer cet ordre établi, ou bien se trompe de place tout simplement ; les plus durs sortent leurs muscles et leur bouche, et on peut en arriver à la violence physique très rapidement. Ce système repose vraiment sur l'idée que « ce que j'ai subi par les contingents précédents, je vais le faire subir de manière égale, si ce n'est plus, aux contingents à venir ». Et la majorité des garçons jouent le jeu à fond.

Quelque temps plus tard, nous avons droit à la célébration du « Père Cent ». Autre fête débile, de ce système à l'intérieur du système, qui se passe lorsqu'il reste à un contingent encore 100 jours avant la fin de cette interminable torture de 12 mois. Beuverie à outrance, la meute se lâche, les chiens aboient, la déchéance humaine en pleine action... La déco dans les chambres reste austère, mis à part les incontournables photos de la copine qui côtoient autres photos pornos, ou alors une photo de voiture, à l'intérieur des armoires. Oui nous sommes bien dans l'univers de la « beautitude » à outrance.

Bref les sorties aux défilés nous ont fait évader de cet univers de la caserne et nous ont aidé à faire passer le temps un peu plus vite, mais jamais assez vite. Je suis heureux que le Service National n'existe plus.







«Le mot rémoulin en provençal et rémoulis en languedocien signifie «tourbillon d'eau, remous, détour d'une rivière». Or si l'on considère le cours du Gardon en amont du village de Remoulins, il nous apparaît que le Pont du Gard à l'écluse des moulins de la Fous, la rivière décrit une courbe accentuée. De plus si nous nous rapportons au temps où le Gardon se divisait en deux bras en aval du Pont du Gard pour embrasser la portion du territoire encore aujourd'hui appelée l'île, nous reconnaitrons que pour passer de l'ancien lit appelé la Mairé Vieiu, la rivière décrivait une seconde courbe plus accentuée encore. Je donnerai donc comme étymologie à remoulins le mot provençal rémoulin ou en languedocien rémoulis et si l'on considère que le Gardon formait là deux courbes, on explique le pluriel rémolini qui était employé pour désigné la localité.»

Aldabert Charvet

Remoulins est un village du Gard.

J'y ai vécu plus de 14 ans et j'y retourne régulièrement voir ma famille.

Ce village a une riche et vieille histoire. Peuplé depuis la préhistoire, il est un des passages incontournables pour traverser la rivière. Plus de six ponts ont enjambés le Gardon, trois l'enjambent encore.

J'ai commencé mon travail photographique et de recherche historique il y a environ 10 ans. Peu à peu, au fil de ma vie, je vais continuer à réfléchir sur ce qu'est ce village, ce qu'il était et comment il se transforme. Agglomération en expansion, lieu de passage, village «typique» du midi ... ?

Autour de Remoulins ... il y a le sud, la Méditerranée et ses flux migratoires. Un pays à la culture métissée, durement touché par des directives économiques qu'il ne contrôle pas, un pays en mutation, à la recherche de son identité.

Autour de Remoulins, c'est tout ça, ce qu'il y a autour et ce qu'il y a dedans ... plus une partie de mon histoire.

Patrice Loubon



projet de blason 1994



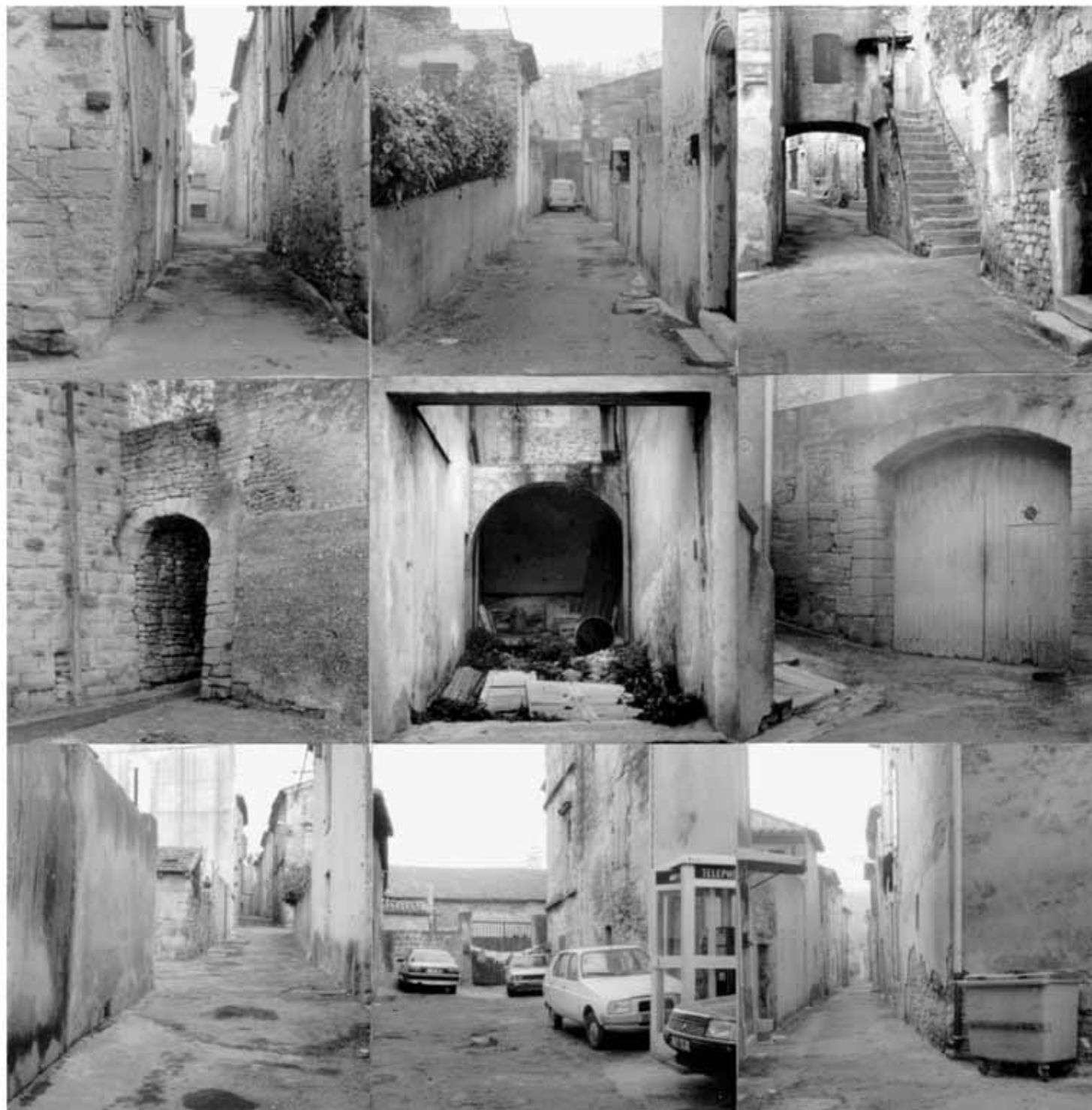
blason historique



Remoulins, le Gardon, 1991

1 tirage argentique 100X150cm

Autour de Remoulins...



Remoulins, le vieux village, 1991
9 tirages argentique 50x50cm



Remoulins, la «couasse»,
forêt près du Gardon, 1991
9 tirages argentique 50x50cm



Remoulins, Lotissement de l'Arnède, 1991
9 tirages argentique 50X75cm



Remoulins, la garrigue, 1991
9 tirages argentique 50X75cm



Remoulins, Hélène L., Marc L., Lucienne T. dans le village, 1991
7 tirages argentique 45X90cm

La mission photographique sur l'urbanisme du village de Remoulins

Si je reste très impliqué dans une relation au paysage, qu'il soit urbain ou «naturel», mes directions de travail sont pourtant volontairement hétéroclites.

Dès 1990, encore étudiant, je me suis attaché à produire un premier travail en profondeur, étalé sur une durée de deux ans.

Ce travail porte sur l'un de mes environnements directs de l'époque : le village de Remoulins. Nous y sommes installés avec ma famille depuis 1974, j'avais alors 9 ans. De 1989 à 1992, si je passais la semaine à Arles, école oblige, je ne manquais que très rarement les rendez-vous dominicaux.

Considérant que le noyau de base de l'agglomération urbaine est le module «village» et que Remoulins reproduit à petite échelle les phénomènes urbains typiques : glissement géographique des centres économique et administratif, éclatement des pôles d'activités, étalement de la métropole et constitution de quartiers à la composition sociale différentes, etc. Dans ce mouvement historique de la ville on peut distinguer 3 grandes phases (voir aussi plan et explications plus loin) : préhistoire-antiquité-moyen âge (repli, frayeurs guerrières et épidémiques, forteresse, étroitesse des rues) à partir du XVème siècle: modernité (stabilisation, ouverture, sortie des remparts, création de l'avenue ou artère principale, assainissement naturel des zones marécageuses, déplacement naturel des circonvolutions de la rivière), depuis le 18/19/20ème siècles (industrialisation, cultures agricoles extensives, ouverture accentuée et en fonction des nouvelles voies de communication routière, ampliation des activités liées au commerce, au développement touristique, etc.).

Durant 2 ans, de 1991 à 92, en n/b et en couleur, j'ai répertorié de manière systématique, les rues et les recoins, les traces d'un passé plus ou moins récent mais toujours particulier et porteur de sens, les zones agricoles, de garrigues et les abords de la rivière. A l'échelle du territoire concerné, le nombre d'images produites est très élevé : elles sont des milliers. Mes références pour ce travail restent les œuvres fondatrices d'Eugène Atget et de Walker Evans, sans omettre leurs extensions, à travers l'histoire contemporaine du paysage et notamment le mouvement des " New Topographics " américains : Robert Adams et Lewis Baltz. Sur un autre plan, j'ai introduit dans ce travail des éléments de fiction (utilisation de modèles pour les portraits de rue) proches de ceux utilisés par Jeff Wall ou encore, Valérie Jouve. La première «mouture» de cette œuvre est constituée d'un ensemble de sept pièces de différents formats, toutes les photographies sont en noir et blanc, impression argentique. Une deuxième présentation autour de cette recherche a été présentée à La Havane, Cuba en 1994, dans un lieu nommé Casa de la Comedia avec pour commissaire d'exposition : Carlos Garaicoa. Plus complexe, reposant sur un petit nombre de photographies dans un style documentaire en noir et blanc (scènes de rue, portraits, etc.) une projection en diapositives couleur de 80 vues urbaines du village de Remoulins, des objets reproduisant les icônes du village (blason, panneau entrée de village, etc.), des affiches politiques de la candidate Hélène Loubon (ma mère) et des dépliants publicitaires, un auto-portrait, ma carte d'électeur, toute chose prenant un sens par rapport au contexte ... de Cuba, de Remoulins et liée à mon histoire personnelle.

Remoulins, détails parking supermarché Champion, 1991
3 tirages argentique 45X67cm





Remoulins, sur les rives du Gardon, 1991
Remoulins, panneau entrée de village, 1990
Remoulins, une famille remouloise , 1992
3 tirages argentique 45X45 cm

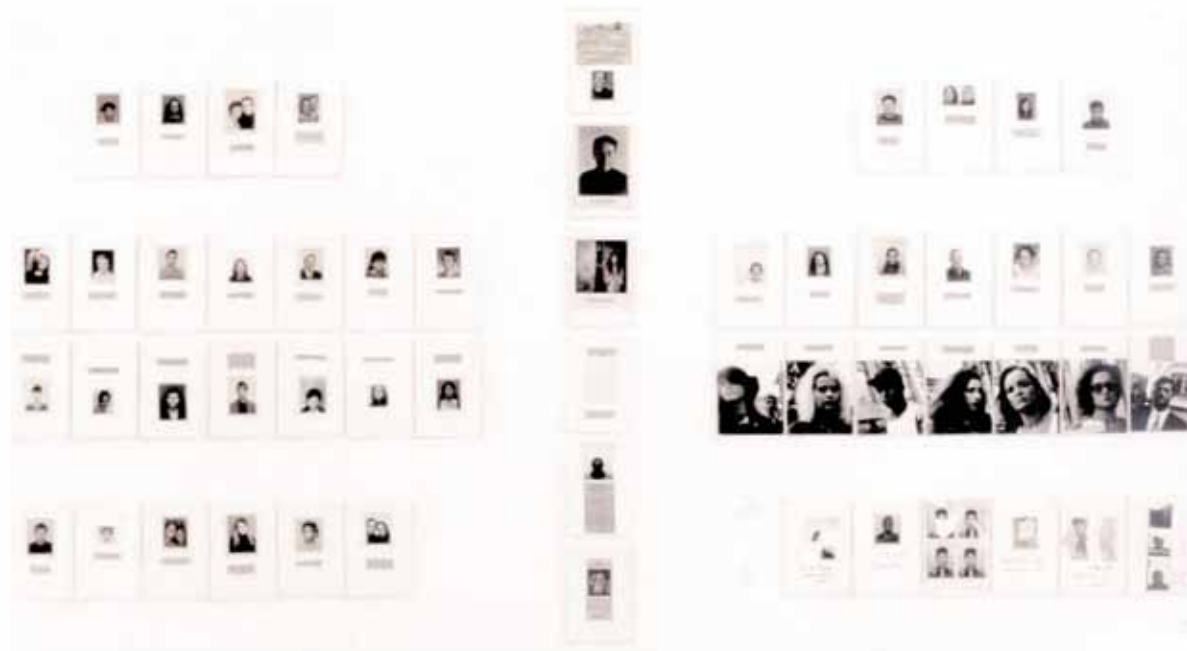


photo-annonces



Le fichier «photo-annonces» est un projet de type art sociologique à base de photomatons trouvés ou donnés et de portraits réalisés dans la rue. Ce projet est aussi un exercice de style sur la mise en relation de portraits (d'une matière-image sans sens particulier) et de petites annonces (véhiculant du sens à travers des petites histoires de vie), extraites de périodiques. Depuis 1991 une centaine de «fiches» ont été rassemblées. Elles peuvent constituer une sorte de «document socio-historique» sur les années 90. Parfois doucement ironiques, parfois graves, les «fiches» fonctionnent comme des «petits récits» : amour, mal de vivre, situation sociale, etc. Des situations que chacun peut éprouver. Ce que j'ai voulu mettre en évidence dans ce travail, c'est le jeu simple qui s'établit entre quelques phrases et une physionomie, le rôle du texte à l'image : trouver l'annonce qui corresponde d'une certaine façon à la personne, selon qu'elle est connue de moi ou pas. Certains des portraits sont ceux de personnes qui me sont proches (famille et amis), d'autres de parfaits inconnus...

■ PNE-111- JF 27e modèle, vraiment beau, douce, cool, irréprochable et palpitante ch. H. + de 30 ans pour sorties et plus, photo souh. Rép. assurée. Ecrire au 11 Jc réf 036- BP 019 Narbonne 11100.



HOMME LA QUARANTAINE
cherche femme pour passer moments agréables. Ecr Jal S/REF 30N-2332.



■ Vds vieux Fumier de cheval en vrac ou en sac (10 sacs + 1 gratuit) et pur crottin. tel 66.61.85.64

● F. cherche à partager amour de la vie et de ses plaisirs. (théâtre, cinéma, musique, voyages...) avec H libre, 35-45 ans. Ecrire Plus Hebdo 24 rue du Vieux Sextier 84000 Avignon ss réf. 5320.C38



JF 27a, mûre, innocente et sans humour rencontrera H. profil opposé, écr. au jrl réf. 544.



Homme 27 ans, laid, pauvre, triste, ignare, recherche JF pour lui prouver le contraire, écr. au jrl réf. 506.



■ C.se départ vds très beau caveau à pl ocre bronze neuf-rose veiné sombre Pl. De Justice Urge 66 23 70 02



Tina et Liza super jolies, vous prop. le massage complet à votre domicile. ☎ 48.09.21.83.



● Vends bureau métallique gris état neuf, 6 tiroirs, prix 500f. Tél. 90.39.48.82 (exon)



● JH dynamique exp. Mc Donald 3 an ch. emploi serveur 4j/s et tous les soirs sur Mpt. et plage disp. de suite Tél. 67.66.20.85 (exon)

Je suis jardinier et je suis à la recherche d'un bouéau dans ce domaine ☎ 48.44.46.17.

LA HAVANE, CUBA, 1993-1996

1933 : Walker Evans photographie La Havane dans le cadre d'un livre (*The Crime of Cuba* - Carleton Beals) sur la dictature de Gerardo Machado. L'écrivain, proche des communistes américains, veut dénoncer la situation d'un pays où règne corruption, prostitution et répression d'Etat. Le pays est sous contrôle direct des Etats-Unis, La Havane la ville de tous leurs vices. Le photographe, au delà du simple constat, affirme une nouvelle fois, peut être avec le plus de brio, les bases de son attitude esthétique : le style documentaire.

1959 : Les «Barbudos» entrent victorieux à La Havane, libérant le pays du joug de Fulgencio Batista. A leur tête, 3 hommes : Fidel Castro, Ernesto «Che» Guevara, Camilo Cienfuegos. Un vent de liberté souffle sur la ville, Cuba ne sera plus (jamais ?) le bordel des Etats-Unis. Une fois nationalisées les entreprises nord-américaines, le gouvernement cubain se tourne vers la puissance qui peut lui garantir les échanges qui lui font à présent défaut. A l'empire nord-américain succède celui des soviétiques. Les Etats Unis imposent en 1961 le blocus le plus long de l'histoire contemporaine. Renforcé au cours des ans, il constitue une atteinte sans précédent à la souveraineté nationale d'un pays.

1989 : L'Union Soviétique s'écroule rompant tous ses échanges avec la grande île des Caraïbes. Ici débute ce que Fidel Castro qualifie de «période spéciale».

1993 : La leçon est bien comprise, depuis 4 ans le peuple cubain traverse une des crises économiques et sociales les plus profondes de son histoire. Le socialisme de référence est mis de côté et laisse la place à une sorte de «capitalisme» à la cubaine. Les principes révolutionnaires restent toutefois actifs bien qu'ils manquent singulièrement de résonance.

Le blocus US pèse aujourd'hui de tout son poids sur le développement du pays. Plus loin que celui-ci, se dessine clairement la politique américaine et occidentale : la domination et le pillage «légal» des richesses des pays du Sud par ceux du Nord via le FMI et la Banque Mondiale.

Ambiance d'après-guerre et de rationnement, portrait d'une ville en état de siège. La Havane est pareille à une cité fantôme, un monde parallèle, peuplée des ombres improbables du Che, de Camilo Cienfuegos, de Macéo et de Marti. Le passé et le présent se confondent en un temps unique, le futur n'a plus de raison d'être.

En 1993, c'est au jour le jour que la vie se fait à Cuba.

De la façon la plus documentaire possible, prenant la ville comme un tout, sans en faire son portrait à travers ceux de ses habitants, parce que selon moi, les murs parlent souvent plus que les visages, j'ai initié à mon arrivée à La Havane un voyage à travers le temps. C'est dans la banalité, la quotidienneté et dans les traces qu'existe selon moi avec le plus de force la réalité, c'est donc dans ces dimensions-là que j'ai cherché des images. Parfois violentes, comme celle de ce jeune homme noir écroulé et dénudé, mais révélatrices de l'abandon et de la détresse qui peuvent régner dans cette ville. Parfois intemporelles ou anodines, jamais sensationnelles.

Patrice Loubon



Expositions

"A la mémoire de José Gomez"

exposition «ethnophotographique», à propos de Cuba dans les studios de la Community Music House, Londres, Royaume Uni, été 93.

"La déclaration de La Havane" projectionsonorisée (discours Fidel Castro) aux XXIV° Rencontres Internationales de la Photographie (R.I.P). Arles, 94, à la galerie B101, Némausus, Nîmes, octobre 94.

"I'll see you in Cuba", installation composite sur les rapports Cuba-Floride et le phénomène des "Balseros", à la galerie B101, Némausus, Nîmes, février 96.

"Havana 1993", exposition rétrospective

au RAKAN, Nîmes octobre 97,

au Centre Universitaire de Nîmes, site Vauban, mai 98,

au Cargo de Nuit, café-musique, Arles, mai-juin 98.







URBA 1

Aujourd'hui, plus de 50% de la population mondiale se concentre dans les agglomérations urbaines. Dans 25 années, le nombre de citadins devrait atteindre les 5 milliards d'individus. Le monde se fait ville. Les nouveaux réseaux de communication ouvrent un espace d'interconnexions illimitées, la globalisation de l'économie abolit les frontières, la circulation des hommes et des femmes, bien qu'encore entravée par les disparités économiques, les désirs et les rejets qu'elles produisent, n'a jamais été aussi intense. De Mexico à São Paulo, de Berlin à Bombay, de Bangkok à Los Angeles, la ville devient monde. Suite à ce constat sans appel, il y a environ dix ans, j'ai décidé de réfléchir à la construction en photographie d'une ville globale qui serait faite de pièces rapportées de différentes agglomérations en visant l'aspect uniformisant de l'architecture moderne mais aussi les "particularités courantes" de l'urbanisme des villes et l'évident brassage des architectures à travers le monde. Les communautés humaines, elles aussi très amplement représentées au sein des grandes agglomérations, font l'objet d'un traitement précis. Dans ce travail, le citadin est là pour donner une idée de présence humaine mais il n'est pas examiné en tant qu'individu. Que ce soit comme "élément" du décor ou en tant qu'"être humain générique" habitant des villes, l'individu n'est jamais mis en avant, il reste à la place que semble lui assigner l'urbain : petit électron courant (à sa façon) parmi les vaisseaux (avenues, rues, passages, cages d'escaliers, couloirs souterrains, etc.) de l'Urba (ogre ou cerveau ?) qu'il a fondé (ou qui l'a fondé ?). Je ne place dans cette recherche photographique aucune utilité scientifique, ni même documentaire, elle est un artifice d'analyse, au mieux une interprétation visuelle critique du phénomène urbain.







L'urbanisation est intense et va en s'amplifiant, on peut très facilement imaginer que dans cinq ou dix ans, des villes séparées de quelques dizaines de kilomètres ne formeront plus qu'un seul et même pôle urbain. Ce qui m'intéresse c'est de mettre en valeur cela et plus loin à travers cet état des lieux, d'ordonner ma recherche dans la perspective critique de la totale impuissance des hommes à transformer ce monde. La complète impossibilité à en faire autre chose que ce qu'il est en train de devenir : un gigantesque gâchis urbain et écologique qui va en s'éloignant du meilleur de nos potentialités à penser un futur viable dans des villes habitables, faites par des êtres humains pour des êtres humains.

J'ai porté mon regard et ma recherche vers des villes aussi différentes que Londres, Paris, Nîmes, Barcelone, Marseille, Hambourg, La Havane ou Santiago du Chili.







URBA 2

Ce projet fait écho à URBA 1 en ce qu'il suit le même raisonnement "déconstructif". C'est un travail qui porte sur l'image de la ville et sur un dispositif à mettre en place afin que le regard du citoyen soit nourri de ce qui lui fait paradoxalement aujourd'hui le plus défaut, c'est-à-dire la ville. En effet, la ville n'est plus la ville. La ville n'est pas davantage un tableau, un musée ou un film, une exposition ou un concert. La ville ne se contemple pas. Le fait de contempler la ville, de la "visiter", de la regarder, constitue un piège. Car c'est par la vue que nous sommes pris et qu'elle nous est volée, qu'on l'utilise contre nous. Il y a aujourd'hui une neutralisation de la ville comme canal ou support communicationnel, une dissimulation, une transformation en fond : panneau et cimaise. Sous les signes qui prolifèrent, la ville se retire, elle n'apparaît plus. Dans ce contexte, il faut produire un art existentiel, un art de la vie urbaine. Ce concept d'art urbain devrait être entendu, sur les traces de Michel Foucault, comme une arme/esthétique de résistance à opposer au pouvoir urbain, économique et politique. La ville devrait redevenir ce " fugitif " au sens de Baudelaire et de Walter Benjamin.

J'opère donc une déstructuration de l'image de la ville en tant que stéréotype (ce qu'elles sont toutes devenues à force d'être et de reproduire leur image à l'infini, à force de s'urbaniser sur les mêmes modèles socio-économiques de développement) pour la remplacer par une sorte de " non-ville ", une ville absente d'elle-même, mais au combien signifiante comme représentation générique de toutes les villes et interprétation critique des conflits viscéraux et des tensions urbaines.

URBA 2 est un projet en cours d'élaboration qui rejoint aujourd'hui ma démarche autour de l'étude de l'œuvre d'art dans l'espace public. Il vient en parallèle à ce mémoire introduire une présence visuelle " questionnante " sur la ville et ainsi glisser dans la rigueur de l'analyse théorique le frissonnement d'un début de réponse sur les potentialités communicationnelles de la ville lorsqu'elle s'interroge sur elle-même.

Techniquement, les prises de vues en couleurs (" véritables ", comme l'écrivait Georges Perec) s'apparentent aux documents photographiques de paysage urbain. Elles intègrent toutes des panneaux de 3X4m ou des panneaux appelés " sucettes ". Ceux-ci sont vidés de leurs publicités, remplacés par des images qui résonnent avec le contexte urbain. Ces images représentent des paysages et des scènes urbaines non-spectaculaires. Des sortes de " point aveugle " de l'urbain, des non-lieux " obscènes " (dans le sens qu'ils figurent hors de la scène). Sous l'impact des médias, dans le stade de développement et de pouvoir-influence que nous connaissons actuellement, la ville se transforme en un dispositif médiatique, aussi complexe que réducteur, elle se retire donc en tant que telle, elle disparaît en tant que ville, elle n'apparaît plus phénoménologiquement parlant.





La ville est de plus en plus utilisée comme simple support de communication commerciale, de publicité, entendue au sens le plus large possible. Comment concevoir et regarder la ville comme outil ? Comme un outil à la fois existentiel et spirituel ?

Tout d'abord, on se doit de dénoncer un certain idéalisme de la vision de la ville envisagée comme lieu public de la rencontre, du croisement avec l'autre, avec les autres. Cette ville-là, n'existe plus ou si peu. Se sentir lié aux autres dans une ville, c'est sentir que son voisin (qui n'habite pas forcément sur le palier) partage les mêmes préoccupations que soi. C'est se sentir appartenir à une large communauté d'esprit qui n'appartient qu'à la ville et tente de donner des réponses aux problématiques urbaines qui se renouvellent incessamment. Se sentir en relation avec l'autre citoyen, c'est être " perméable " à sa situation sans pour autant le connaître. Mais la ville se vide de sa vie, les habitants semblent ne plus se " supporter " les uns les autres. La solidarité n'opère plus à l'échelle de la ville, encore parfois à celle du quartier ou celle de la rue ou de l'étage. Le propre de la ville, c'est qu'elle n'est pas un territoire. Elle est sur un territoire, dans un territoire, mais la territorialité s'arrête à ses portes. Or la ville n'a plus de portes. Elle les pousse toujours plus loin en conquérant l'espace, mais c'est plutôt l'espace qui l'a envahi. Et l'espace terrestre n'est jamais neutre ; il est toujours territoire, déjà territorialisé. La ville est devenue " zone " urbaine, décor urbain ou paysage urbain. Il y a toujours plus de villes dans la ville, qui toutes se disputent la ville. La ville s'étend comme territoire et se restreint comme espace public. Les citoyens s'isolent par groupes (gated-communities, associations, replis identitaire et communautaire),



comme si la ville ne voulait pas assumer cette fonction première d'être ce qui nous lie, d'être notre cause commune. La ville vide de nous, la ville vide de sens. La ville perd ses significations propres, se neutralise au profit des signes commerciaux. Et quand, " fantômes ", nous la peuplons, que sommes nous : masse consommatrice, foule manipulée ou plèbe sans idées ? Nous avons besoin d'une " sur-physicalisation " du phénomène toujours plus disparaissant de la ville. Cet espace urbain nous concerne tous. Il s'agit d'inciter chacun à l'observer, à le rêver, puis à le transformer...

Les panneaux de cette façon " occupés " quittent leur vocation première : ils permettent alors la réflexion et interrogent le spectateur sur sa relation à la ville en fonction de son état d'âme du moment, du contexte social dans lequel il évolue, de son niveau d'éducation à l'image, etc. À ce propos, les publicitaires diffusent parfois des images qui ne vendent rien, des images qui posent problèmes, mais la campagne d'affichage suivante nous rassure vite et nous révèle le produit mystère. Cette trame dramatique de suspens est désormais intégrée par le plus grand nombre d'entre nous. Alors imaginez maintenant que des images de ce type se suivent inexorablement sans jamais proposer d'issue didactique ... Quelle panique s'inscrirait dans les esprits de certains et quel déferlement d'idées chez d'autres !

Pour ce travail, ma démarche se rapproche de celle d'artistes considérés comme " appropriationnistes ", " simulationnistes " et " déconstructeurs " : Barbara Kruger, Richard Prince, Jenny Holzer, Sherrie Levine, qui mettent notamment en avant le fait que " notre monde serait peuplé de signes abstraits qui ne font même plus référence à une réalité tangible "



Regards

Vidéodrome, notre ville est un monde

Nîmes au cours de ce siècle a vu la composition de sa population largement évoluer vers un mélange des communautés. Synonyme de vitalité, ce métissage des cultures, fait de notre cité un carrefour d'expériences internationales, comme mille courroies de transmission d'une mondialisation irréversible.

Les télévisions et l'ensemble des médias sont totalement intégrés à ce mouvement, ils y participent activement. En faisant cela, ils génèrent un deuxième monde, un «alias» de conscience planétaire. Paradoxalement au fur et à mesure de la multiplication des moyens de communication, les relations humaines se décomposent, les gens s'isolent, occupant toujours d'avantage leur temps devant des écrans de télévision ou d'ordinateur.

Photographier ces réalités, c'est photographier ces écrans.

J'ai filmé la ville comme on aspire avec une paille une boisson gazeuse. Puis de façon méthodique, j'ai sélectionné des images banales et quotidiennes. Sur ces images, l'expression des personnes n'est plus unique, elle devient représentative du tout. L'identité s'efface avec les flous, l'absence de précision du procédé de copie schématise les différentes scènes ou attitudes. Nous reconnaissons sans parvenir pour autant à les fixer ces lieux et qui les peuplent ? Certaines de ces images auraient pu être faites ailleurs, dans d'autres villes, dans d'autres pays. Nous sommes bien à Nîmes, mais où sommes nous réellement ?



Vidéodrome, notre ville est un monde, 1999

L'installation complète est composée de 9 photographies couleur argentique 50X70cm, d'une impression numérique 40X50cm et d'une vidéo d'une durée approximative de 26mn.



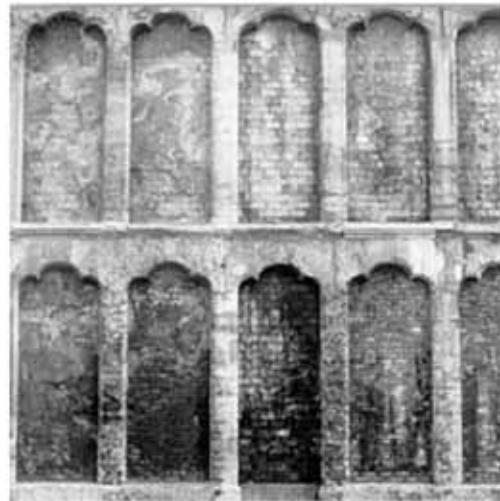
sur la



Manifestations publiques de la communauté chilienne de Nîmes, 1999-2000

la série complète est composée de 8 tirages argentique 40X40cm, 1 tirage argentique 40X60cm

ville



Traces du passé, 1998
la série complète est composée de
16 tirages argentique de 16X16cm.

à propos de *ARTS EN FRICHES*

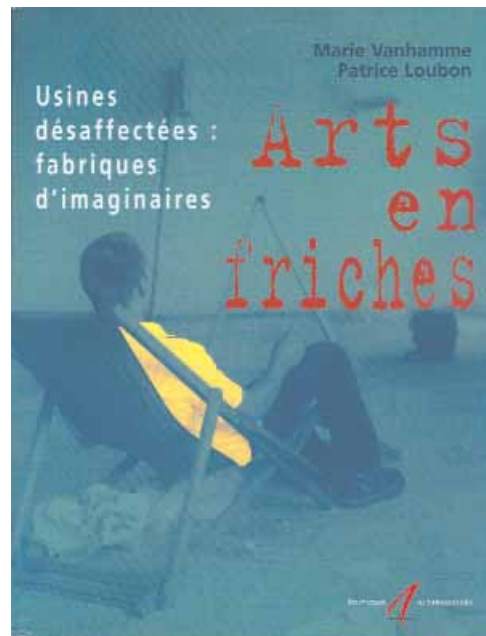
Tant d'un point de vue social et politique qu'esthétique, l'étude de l'art dans l'espace urbain est une de mes principales sources d'interrogations et d'engagement. Initiateur à Nîmes d'une «friche artistique» dans le milieu des années 90 (cf. Rapport Lextrait, éd. la Documentation française, 2002), je reste marqué par l'«alchimie» humaine nécessaire à l'existence de tels lieux.

Alors que partout, l'on se plaît à nous répéter que l'époque est à l'isolement et à l'individualisme, les occupants des friches ne semblent pas suivre cette logique.

Echange, convivialité, proximité du public et de l'artiste : l'art se décroïssonne, il rompt une nouvelle fois les cadres dans lesquels on voudrait bien le maintenir. Sur un autre plan, mon travail de photographe portant depuis plus de dix ans sur le phénomène urbain, ces deux lignes de réflexion et de description allaient donc finir par se rejoindre. C'est chose faite avec ce livre.

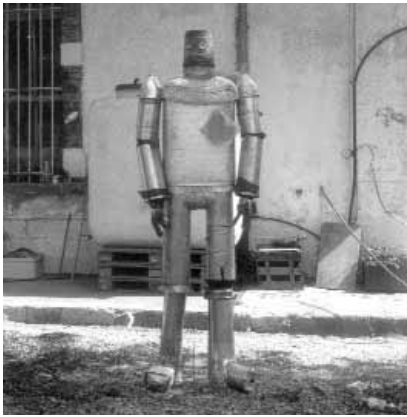
Arts en Fiches donc, mais avant tout : nouvelle place de l'art dans la ville, nouvelle relation des artistes à la ville, nouvelle expérience pour le public.

Patrice Loubon, décembre 2001



ARTS EN FRICHES

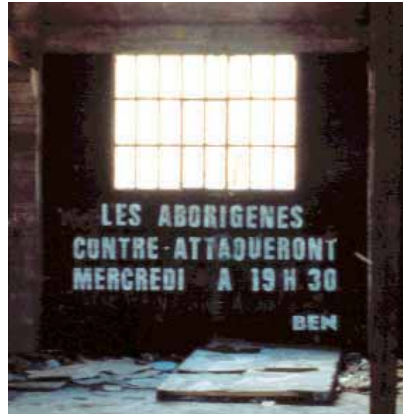




arts →



← en



→ friches



MURDER

realise par Marie Vanhamme et Patrice Loubon sous les pseudonymes de Rosemary East et Charles Manson pour la biennale d'art contemporain Le Manif, Nîmes, 1998

l'installation comprend 9 tirages 30X40 cm, une video sonore de 26mn, un cd-rom, une malle en bois.



EAST ROSEMARY ET CHARLES MANSON
FLAT 15 NORTHFIELD HOUSE FRENCHAM STREET LONDON SE 156 TL TEL : 01 716 35 52 45



Murder
Installations

Pourquoi Mr White est il mort ? Et qui l'a tué ?
Notre travail ne cherche évidemment pas à répondre à cette question.
Le prétexte de la mort de ce jeune homme permet la déclinaison.

Variations d'applications de l'expression, multiplication des points de vue, profusion d'éléments censés apporter l'information ... mais tout est truqué et plus on se rapproche de ce que l'on croit être la vérité, plus elle nous échappe.

Comme 2 aimants se repoussent, comme le reflet du miroir : l'idéal se serait de passer à travers, se noyer dans l'eau sombre et froide des canaux londoniens, cotoyer un instant un sommier à ressort, des bouteilles, de la ferraille, des pneus et tout ce que je vous laisse imaginer, gisant dans le lit du cours d'eau.

Puis remonter, poussé par les gaz de la putréfaction, de l'autre coté, sur l'autre rive et là, peut-être (rien n'est moins sûr) : tranquille et souriant, Mr White, qui nous expliquerait ce qui s'est passé, pourquoi on l'a supprimé et quand et comment s'est produite la chose...

Vous qui consommez le meurtre, la tragédie humaine et les drames du journal télévisé, vous qui passez d'une chose à l'autre sans trop vous poser de questions.

Méfiez-vous ! Si le troupeau avance en rang serré, les loups rodent qui veulent le dépecer !



URBA LATIN AMERICA 2003

A propos d'un parcours à travers 3 villes d'Amérique Latine: Santiago du Chili, Quito, Mexico DF.

De la "ville globale" en général, de la ville latino-américaine en particulier, de ce qui nous pend au nez ... et de ce qui nous reste à espérer de la ville.

La ville n'est quasiment plus capable de générer du nouveau, du vivant, elle est seulement capable de se reproduire elle-même, telle une mécanique froide et sans idées.

La ville nous est volée. Les marchands ont pris la ville. Notre présence dans la ville passe par le pouvoir d'achat. Sans lui pas de possibilité de séjourner en ville. A part d'être chien ou d'être amené à vivre tel un chien.

La ville nous est volée et pas seulement par l'inévitable manque de ressources, elle nous est aussi volée par la vue.

Sous les signes qui prolifèrent, la ville se retire. Dans ce contexte, il faut produire un art existentiel, un art de la vie urbaine. Ce concept d'art urbain devrait être entendu, sur les traces de Michel Foucault, comme une "bioesthétique" urbaine, comme des esthétiques de la vie, donc comme des armes de résistance contre le "biopouvoir" urbain. En cela, Santiago de Chile, Quito ou Mexico à travers leurs murs produisent une résistance, bien que fragile et balbutiée, que connaissent peu d'autres villes au monde. Le muralisme, libéré de toutes contingences propagandistes, s'offrant à l'art et aux hommes, peut devenir partie de cette "guérilla visuelle" à laquelle les artistes qui le souhaitent, doivent s'adonner sans fléchir, pour reconquérir la ville par la vue.

La ville devrait redevenir le fugitif au sens de Charles Baudelaire. Car de plus en plus, de milieu de vie, la ville est devenue un médium, elle ne peut être regardée en face.

Montrer la ville, c'est montrer sa complexité, le chaos et le désordre urbain qui la structure, l'enchevêtrement des vies et des désirs qui la peuplent. Montrer la ville, c'est montrer une somme de formes urbaines, passées, présentes, futures, inadéquates entre elles.

Montrer la ville, c'est à la fois montrer de l'humain et de l'inhumain.

Montrer la ville, cela devrait être, montrer l'immontrable, révéler l'"invisible".



Mon travail est une tentative de remettre de la ville sous nos yeux. À travers ses flux paradoxaux, ses histoires imbriquées, retrouver ses "villes invisibles", dont parle Italo Calvino.

Construire mes propres villes ... par mon pas, à travers mon regard. Dans cette expérience quotidienne et répétitive qui anime notre existence urbaine, se lisent nos vies, nos désirs et nos craintes. Notre pas est unique, nous construisons notre ville en marchant, en nous arrêtant, en faisant trois pas de côté qui ne sont qu'à nous. Le pas est une écriture, notre esprit est la plume, l'asphalte, la page.

Depuis quelques années, nombre d'expériences font de la ville un territoire habité. Elle n'est plus uniquement exploitée pour ses terrains vagues à combler et ses architectures à compléter. Elle devient aussi le laboratoire d'expériences à vivre avec l'autre : repas de quartier, phénomènes d'occupations populaires et d'autogestion, etc.

Le terme "public" signifiait chez les Grecs "être conscient de la présence de l'autre", c'est principalement autour de cette idée d'altérité et de contact, de diffusion publique que s'est mis en place mon projet.

PS : Les extraits des images de Santiago et Quito ont été présentés dans leur intégralité aux étudiants et aux enseignants en arts de l'Université ARCIS, Santiago du Chili et à ceux de Communication Sociale de l'Université Centrale de Quito, Equateur, respectivement en mai et en juin 2003. Les extraits des images de Mexico DF ont été présentés, eux aussi dans leur intégralité, en octobre 2003 à l'Alliance Française de Mexico DF, col. Polanco.





u r b a l a t i n a m e r i c a 2 0 0 3





u r b a l a t i n a m e r i c a 2 0 0 3





u r b a l a t i n a m e r i c a 2 0 0 3



arpillera project 2006

Suite à la mise en place du premier bloc urbain **Urba Latin America** qui devient de fait le prototype du projet **Urba III** - tentative de mise en forme une ville globale/générique à partir des villes du monde (cf. Urb'art, Urba I, Urba III), naît l'idée d'écrire à plusieurs mains une page commune avec des habitants des contextes rencontrés lors du périple latino-américain.

C'est ainsi que s'initie le projet **Urba Latin Arpilleras**, fruit d'une rencontre avec Olga Rossel qui coordonne dans la région périphérique de Santiago du Chili les créations du groupe de femmes Arpilleras del Monte (les brodeuses de El Monte). L'idée est de faire se confronter des images photographiques actuelles issues de la quotidienneté de la rue latino-américaine et des images à la forme populaire issues d'un savoir-faire artisanal. Le photographe propose une sélection de ses images produites à Santiago du Chili, à Quito et Mexico DF aux brodeuses, chacune sélectionne celles qui les intéressent. Le travail de recréation se met en oeuvre. Véritable " challenge " technique, re-produire l'image photographique est pour elle un véritable défi. De rendez-vous en rendez-vous, de parole en parole, les oeuvres s'élaborent avec patience et invention. Parfois les deux versions, photo et arpillera, se renvoient le réel de l'une à l'autre. Certaines arpilleras intégreront plusieurs images en une seule et l'on sent à travers cette dernière, cette volonté de faire discours. Car il faut revenir maintenant à la source esthétique et théorique qui m'a motivé.

Les *Arpilleras* ont une histoire bien particulière qui mérite d'être abordée pour plus de clarté autour de l'oeuvre.

Sous la dictature de Pinochet, elles permettent aux femmes qui les réalisent de traduire la douleur qui est la leur, suite à la disparition d'un proche, à la mort d'un autre, ou encore pour commenter les tristes aspects de leur vie de tous les jours (par exemple : l'attente pour les visites à la prison). Elles sont aussi pour ces femmes un moyen de survivre et de gagner un peu d'argent en vendant leur production à de la *Vicaria*, organisme catholique qui s'oppose à la brutalité de la dictature, qui la diffuse ensuite à travers les réseaux de la solidarité internationale.

Aujourd'hui, depuis que la férocité de la dictature a cessé, les *arpilleras* développent des contenus pittoresques pour le tourisme : paysage, bonheur de la vie aux champs, etc... Mon idée est de redonner l'importance historique et de revenir à une version active et contestataire de l'*arpillera*, qu'elle soit reconsidérée comme témoignage et mémoire sociale, qu'elle reprenne la couleur rouge et la trace du ressenti.

Patrice Loubon, décembre 2006

Pour en savoir et en voir plus : <http://arpillerascontemporaneas.over-blog.com/>





a r p i l l e r a p r o j e c t 2 0 0 6





a r p i l l e r a p r o j e c t 2 0 0 6



memoire latente



C'était en décembre 1981, un dimanche, à Remoulins, il faisait beau, soleil, nous étions tous les deux dans la cuisine, nous regardions par la fenêtre. Notre dernier échange en regardant le ciel. Nous devions partir déjeuner chez mon oncle et ma tante, Marius et Marinette, dans leur appartement à la ZUP Nord de Nîmes pour fêter, si je me souviens bien, l'anniversaire de mon petit frère Marc. Quelques minutes plus tard j'entendais un bruit, je découvrais mon père au sol inanimé, j'appelais ma mère. C'était fini... ou presque, quelques semaines plus tard, le 16 décembre, il décédait.

Mon père me manque, il n'en finit plus de me manquer.

Il était peintre, restaurateur de meubles, tireur en laboratoire, photographe de sa vie, de nos vies, doué pour la construction, passionné par la réalisation de ses idées.

Je l'ai toujours vu en activité, un projet

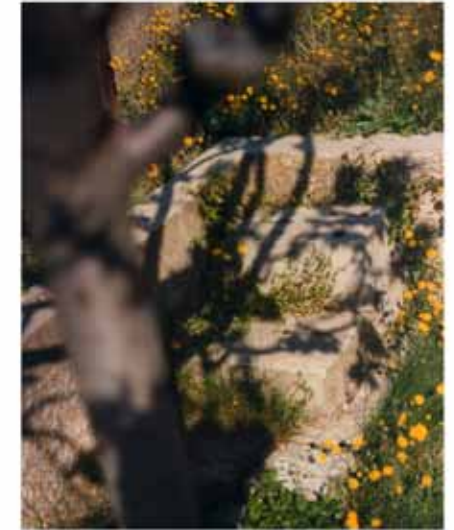


chassant l'autre, parfois se superposant l'un à l'autre.

Il nous sollicitait souvent pour que nous l'aidions dans ces entreprises, mais si je le faisais parfois avec bon cœur, j'avais la plupart du temps envie de rejoindre mes amis, de jouer, de regarder la télé, et pas forcément de travailler.

Enfant et adolescent, je lui opposais une résistance qui se soldait généralement par des affrontements assez épiques, insultes, poursuites, « claque murage » dans ma chambre, insultes à nouveau... Violence épisodique, tuyau de plastique, râteau qui vole dans le jardin...

Au fond je savais que j'avais tort de me comporter ainsi, il était malade, cardiaque et chaque colère que je lui faisais prendre n'était pas bonne pour sa santé.



Partie de ping-pong, 1978-2008

Photographies de Roger et Patrice Loubon

Pour ma tante Charlotte, le 7 novembre 2010, avec tendresse et affection, en souvenir d'un être que nous partageons à jamais dans nos cœurs, vivant pour toujours !



Pourtant, j'adorais mon père et il était pour nous le meilleur des papas. A la différence de la plupart des familles, c'est lui qui restait à la maison, lui qui nous préparait à manger. Nous jouions aussi beaucoup ensemble, au ping-pong, à des jeux de sociétés, ... Il nous initiait à ces arts qu'il maniait avec habileté et subtilité : dessin, photographie, modelage. Grâce à lui, j'ai fait mes premiers pas dans un labo et tout cela me fascinait. Un jour, il m'a offert un Instamatic Kodak 155X, avec lequel j'ai commencé à photographier. Ce portrait de lui au travail, en train de fabriquer le chemin de notre maison de Remoulins a été fait avec cet appareil. Plus tard, en 1988, alors qu'il avait

disparu depuis 7 ans, par goût et certainement aussi par envie de m'inscrire dans ses pas, j'ai passé le concours de l'Ecole de Photographie d'Arles, et je l'ai eu. J'étais très heureux et très fier de pouvoir continuer cette histoire qui me rapprochait de lui. Le reste de ma vie en a été totalement transformé. La photographie est devenue ma plus fidèle compagne et ne m'a jamais quitté. Dans cette série j'ai tenté de faire résonner son absence avec le présent. La trace et le vide qu'il a laissé. Mon état actuel de photographe avec celui, enfant, de sujet photographié. Ses photographies mélangées aux miennes. Une partie de ping-pong à distance, pour essayer de révéler ma mémoire trop longtemps latente.

Patrice Loubon, octobre 2008

H.A.B.I.T.E.R.

En forme de performance, j'ai choisi d'orner de papier peint des lieux communs et des coins refoulés de la ville pour produire une inscription nouvelle et convoquer l'habiter en tant que fonction critique et poétique. L'ignoré urbain devient soudainement familier et plus accueillant. L'intérieur pénètre l'extérieur à sa façon : fleurie ou rayée. Cette action est filmée et photographiée, afin d'en restituer une trace qui sera ensuite incorporée à une installation composée de tapisserie aux murs de la galerie, de photographies et d'un document vidéo. Pour l'action elle-même, je peux être accompagné d'amis ou de participants.

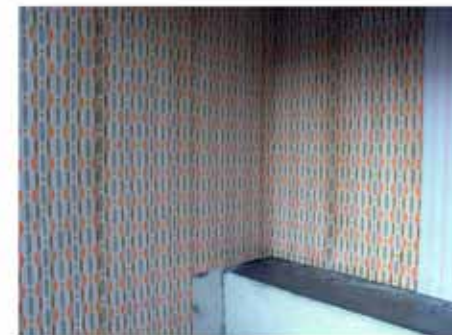
Comme indiqué précédemment, de manière parallèle et mitoyenne, je photographie les restructurations urbaines, friches à ciel ouvert, immeubles anciens éventrés, bribes de vie en aplats aux murs, coins de cuisine fleuris, chambres rayées de rose, carrelage de salle de bain marbré bleu azur, formant autant d'empreintes visuelles et plastiques.

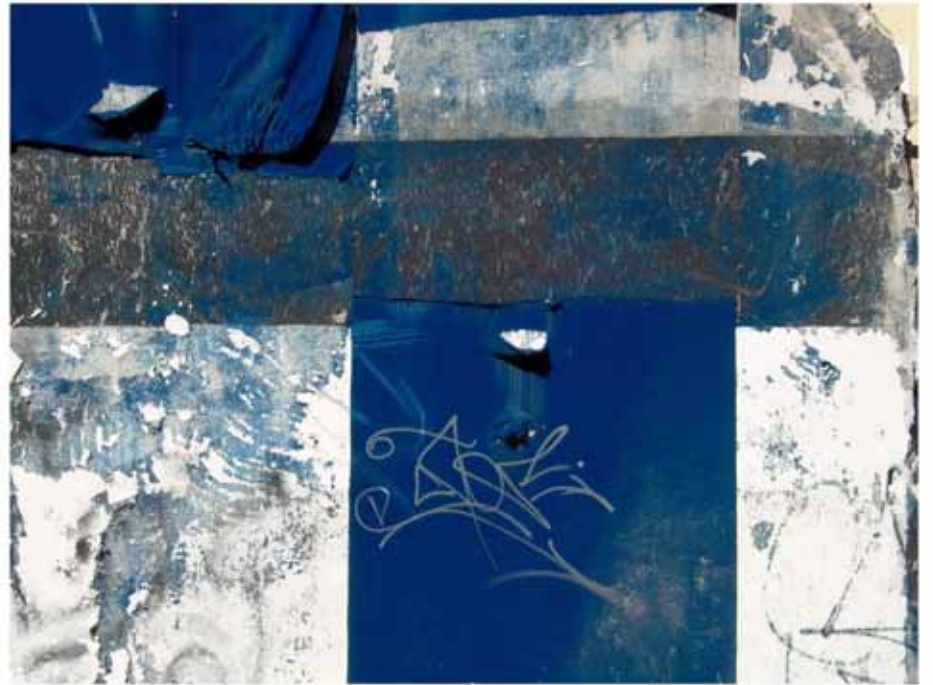
Pour finir de compléter le tableau, il s'agit de documenter sur un fait urbain général, récurrent dans les grandes villes et presque banalisé : la situation d'un individu ou d'un groupe d'humains, vivant dans la rue, pris au piège de sa condition de paria. Je repère l'habitat précaire et revient le photographe en principe au moment de l'absence des habitants. Dans ce travail ce n'est pas le pathos véhiculé par les visages des personnes qui est important. Je crois que l'on peut parler d'un sujet avec sens et sensibilité, dans une forme de pudeur, sans pour autant user et abuser de la figure humaine. Dans l'habiter, phénomène d'organisation spatiale, l'homme est partout, et s'inscrit dans toute chose placée par rapport à une autre.

Pour récapituler, tout est finalement regroupé, de façon cohérente : tapissage, photographie des murs des maisons éventrées, photographies documentaire de campements ou système d'habitat précaire. L'œuvre est polymorphe et fonctionne à la fois comme un tout mais aussi comme un polyptique. Le rendu (s'il y a rendu) consiste en une installation composée de douze photographies, d'une vidéo d'environ 15mn et d'un tapissage partiel du lieu d'exposition.

Tapisser la rue pour faire naître le « chez soi », photographier les intérieurs béants de ceux qui l'habitaient et les gîtes précaires de ceux qui y vivent réellement, matelas à l'air libre, toits de vent et de pluie, murs de carton ou de bois, H.A.B.I.T.E.R. est aussi l'occasion d'une déambulation mélancolique, un sentiment sur un certain état de la ville.

Patrice Loubon, Nîmes, 2007-2010





PAR DELÀ LE PÉRIPHÉRIQUE...

La ville, que devient la ville ? Plus la peine de parler de son centre, l'autopsie est évidente, le cadavre de ce qu'elle fut s'y étale sans fard. Les signes de sa disparition règnent autant dans le délabrement intentionnel que subissent certains quartiers, que dans les rénovations urbaines soient à la mode « high tech », soient insipides. Le petit commerce déserte les rues du centre et quand elle s'anime, la ville paraît mimer une vie passée. Autre signe des temps, une nouvelle « ville » émerge en périphérie, perdue entre friches agricoles, lotissements standardisés et zones d'activités technologiques et commerciales. Cette ville vient, toute droite sortie de logiciels de conception architecturale, comme une sorte d'énigme au monde. Façades anonymes, répétées à l'envie ; la taule ondulée galvanisée, le béton et le verre scandent son impénétrabilité. En me promenant dans cette nouvelle ville, un dimanche, j'ai eu comme un frisson, l'impression fugace de marcher dans un scénario futuriste où l'homme aurait été banni de ce monde et où ne resterait plus qu'une sorte de décor froid, inauthentique, impossible à interpréter. Pourtant de ci, de là, chaleureuse, l'empreinte humaine, mais aussi celle d'une végétation conquérante, résonnait avec pugnacité, renvoyant cette architecture abstraite et ses contenus occultes, à leur étrangeté. Je respirais à nouveau. Je pensais à Michel de Certeau à ce qu'il nommait l'« obscur entrelacs des conduites journalières ». Cette part de créativité diffuse et de détournement qui nous permet de composer « le réseau d'une antidiscipline »* et d'apposer ainsi sur un territoire « verrouillé » nos propres marques, une accumulation d'indices révélant notre présence et indiquant que cet espace qui semble nous exclure est encore le notre.

Patrice Loubon, octobre 2010

* Véronique BEDIN et Martine FOURNIER (dir.), « Michel de Certeau », La Bibliothèque idéale des sciences humaines, Editions Sciences humaines, 2009.



